

Souvenirs d'une enfant des années 30

Marie-Louise

Dans les années 30 il y avait une épicerie sur la **place du lavoir**(1) et des maisons d'habitation que j'ai vues occupées.

Une partie de ces maisons a été démolie en 1937 par Monsieur Jelen Jean. Il n'y avait pas les moyens actuels, donc tout a été démoli à la barre à mine. C'était un travail très dangereux.

Le reste de la rue a été démoli après 1944 car ces maisons avaient été plus ou moins touchées par les obus lors des combats entre Américains occupant Marsanne et la Laupie et les Allemands qui tenaient encore Sauzet.

C'est de là que plus tard a été créée une place qui à présent fait fonction de parking.

🔪 Petits métiers (2)

A la même époque nous avons un Monsieur Ferlin qui fabriquait des couverts à salade en buis, des salières, des poivrières etc...

Il y avait également Monsieur Cusson qui faisait le rempaillage des chaises et fabriquait des balai et le vitrier et aussi Madame Barberie qui enfilait de petites perles sur un fil d'acier afin de fabriquer des couronnes mortuaires. Le travail se faisait avec une machine à manivelle. Lorsque nous allions tourner la manivelle cela arrivait qu'en récompense elle nous donnait de petites perles dont nous faisons un petit bracelet ou une bague ; les perles étaient un peu tristes, mauves ou noires, quelquefois il y en avait de vertes, mais nous étions contentes et fières d'avoir un bijou.

Nous avons aussi un ferblantier, Monsieur Roche Louis, qui soudait les bassines percées, les casseroles, les bouillottes. Un étameur venait tous les ans sur la place du lavoir : il creusait un petit trou pour mettre sa braise ; dans le bain d'étain qu'il faisait fondre il étamait cuillers et fourchettes « en fer » car à ce moment il n'y avait ni inox, ni alu. Sans étamage les couverts rouillaient et vous piquaient la langue !

Nous avons encore un ramasseur de peaux de lapin qui s'appelait Monsieur Faquin, il avait une vieille bicyclette avec un grand porte-bagages devant et derrière et il criait dans la rue : « je suis Faquin le ramasseur de peaux de lapin ! Allons ménagères, regardez de la cave au grenier si vous n'avez pas de vieux papiers, de vieux chiffons !

Il était sympathique, mais nous, enfants, en avons peur.

Immédiatement après la guerre, il payait une peau 10 à 15 centimes si elle avait été étirée et de belle grandeur telle une peau d'une mère lapine ou d'un gros mâle.

Je me souviens également des **transhumances**(4) :

Les troupeaux s'arrêtaient pour passer la nuit soit dans les prés de Monsieur Sibourg route de la Batie en lieu et place des maisons Chareyron, Piallat... soit ils restaient sur la place du lavoir. Monsieur Sibourg était maquignon : lorsqu'il amenait des chevaux cela faisait une animation dans le village. Si quelqu'un s'échappait, quelle course pour le

récupérer ! Quand il les embarquait dans la bétailière certains renaclaient et pour nous autres, enfants, c'était une curiosité.

Nos deux bouchers(4) avaient un abattoir au Portalas et tuaient eux mêmes leurs bêtes. Lorsque nous entendions la petite carriole que poussaient Messieurs Serret père et fils, avec deux, quelquefois trois agneaux, nous étions derrière pour aller assister à la mort de ces pauvres bêtes et les voir dépecer.

Ce qui nous intriguait c'est qu'avec une pompe à vélo à pied ils gonflaient ces agneaux pour décoller la peau. Ils tuaient également des cochons ; nous attendions qu'ils fassent le boudin qu'ils nous faisaient goûter lorsqu'il sortait de la chaudière.

Ils tuaient aussi des chevreaux qu'ils assommaient avant de planter le couteau ; Les pauvres bêtes criaient. On aurait dit qu'elles appelaient leur mère, et nous, nous prenions le sang pour faire une sanguette. Quel régal ! Cela remplaçait la viande.

Cela leur arrivait de tuer un bœuf ; alors ça c'était autre chose ! Il fallait du courage. Ils l'entravaient, l'attachaient solidement par les cornes puis fermaient le portail pour éviter qu'il ne s'échappe. Mais nous, nous regardions à travers les fentes. C'était affreux ! Ils l'assommaient à coups de masse avant de le tuer mais cela durait une demi-journée. Ils avaient un plan pour soulever la bête afin de pouvoir la dépecer.

Pour nous enfants tout cela remplaçait **les jeux (5)**

A cette époque on ne parlait ni de roller, ni de tennis...celui ou celle qui avait une bicyclette c'était qu'il avait réussi au certificat d'études... et encore pas tous !

Aussi les garçons du vieux village fabriquaient des carrioles avec une planche et des roues de vieux landau ou des roues de bicyclette que donnait Monsieur Vignal le garagiste. Elles possédaient un soi-disant frein c'est à dire une tige de bois que l'on tirait pour ralentir. Il faut dire que nous partions de l'église, nous montions à deux, un qui conduisait avec ses pieds et l'autre pour freiner et aussi faire du poids pour aller plus vite. Nous descendions ainsi jusqu'à la route de la Bâtie ou sur le chemin des Bœufs. Les routes n'étaient pas goudronnées. Que de bûches quelquefois sévères ! carriole cassée, genoux et coudes écorchés ! mais quelles parties de rigolade ! nous n'étions pas riches mais heureux !

☞

Une fois l'an nous voyions arriver un **bazar ambulant(6)**. C'était une remorque tirée par deux chevaux. Lorsqu'il arrivait sur la place il donnait un coup de corne ; il vendait des poupées, de petits moulins à musique, des ballons, de petites balles de la taille d'une balle de tennis, remplies de sciure et munies d'un élastique. Elles avaient des tranches de couleur. On trouvait aussi des billes, de petites voitures, des crayons de couleur, des albums à colorier. Mais seuls quelques privilégiés pouvaient acheter. Aussi quand il repartait nous étions tout tristes.

On voyait aussi arriver de Montélimar le Caïfa avec son triporteur transportant un peu de café, de sucre et d'huile. il n'oubliait jamais de s'arrêter au café Vignal et quand il repartait de Sauzet il ne devait plus y voir bien clair !

Les voitures (7), elles, se comptaient sur les doigts d'une main : celle du maquignon, de la famille Chatelan négociant en grains, du « chatelain » Monsieur Honoré Sestier, du garagiste Monsieur Vignal, de Monsieur Bonal, le coquetier, celle du docteur Nègre, celle du perceuteur - Citroën Torpédo 1919-.

Pour aller à Montélimar nous avions un service journalier d'autobus. Ils étaient deux transporteurs ; quelle concurrence ils se faisaient !

Pendant la période de guerre et encore quelques années après, les cars faisaient le plein, les jeunes montaient sur l'impériale avec les bicyclettes et les bagages.

☞

A l'automne il y avait l'**alambic (8)** stationné place du lavoir. Fin août on distillait la lavande puis fin septembre jusqu'au 15 octobre les agriculteurs apportaient leurs grappes écrasées ou leurs cerises « étouffées dans la cendre » pour faire de l'alcool. C'était presque une fête. Les uns apportaient un bon casse-croûte, une bonne bouteille de vin. Je me souviens de la famille Dubourg de Condillac qui eux apportaient également le pain qu'ils fabriquaient.

Bien sûr il y avait les habitués pour goûter le marc avec plaisir tel Messieurs Neinoz, Brot, Millon, Fayard . Ce dernier souvent ne pouvait repartir et passait la nuit sur une chaise ou à même le sol. Gustou de la plaine, lui, restait quelquefois pendant plusieurs jours. Comme nous habitions en face, nous profitons du spectacle.

☞

Un autre souvenir d'avant la guerre est celui de Monsieur Brachet, un homme du village, sans famille et bien peu argenté. Le jour des Rameaux, il prenait sa canne sur son épaule après y avoir enfilé des brassadeaux et il nous les offrait. Nous l'attendions et nous étions heureux assis sur les grosses pierres de la place.

Nous y prenions le frais l'été ; tout le quartier se réunissait. Les adultes bavardaient et nous les enfants nous jouions aux charades, à « il court il court le furet », à « grelin grelot combien de pierres dans mon sabot ». C'était comme une grande famille.

☞

Lorsqu'il y avait un **mariage (9)** dans la commune, le cortège faisait à pied le trajet de la mairie à l'église et nous, les gosses du village, nous courrions derrière car à ce moment là on nous lançait des dragées et même quelques petits sous percés et nous nous battions pour les ramasser. Les garçons n'étaient pas gentils : ils nous marchaient sur les mains pour nous prendre nos pièces .

C'était de beaux cortèges avec beaucoup de robes en taffetas, les demoiselles d'honneur toutes habillées de la même couleur, même les personnes âgées avaient des robes longues, noires ou bleu roi. Nous les enfants pensions au bon repas qu'ils allaient faire avec la bombe glacée au dessert et nous en avions l'eau à la bouche. Chez moi on ne connaissait pas ce dessert et on sentait un peu d'envie. A la sortie de l'église toute la

noce allait au « bistrot » prendre l'apéritif et c'était jour de bonne recette pour la « cafetière ».

☞

Evènement moins gai : **les enterrements (10)**.

Comme il n'y avait pas d'annonce dans les journaux, une personne passait de maison en maison pour annoncer les funérailles. Il y avait alors deux sortes de prestation : la 1^{ère} classe pour ceux qui avaient de l'argent avec corbillard garni de parements noirs et blancs ; à chaque angle de gros pompons et même des plumets. Le cheval qui tirait le corbillard avait droit à un habit spécial. Quant à l'église, elle était garnie de tentures autour de la nef, Monsieur le curé et les enfants de chœur étaient habillés en noir avec surplis blanc.

On sonnait le glas ; pour un homme : 3 coups plus 1

Pour une dame : 2 coups plus 1

Pour un enfant : 1 coup plus 1

Quand il s'agissait de la 2^{ème} classe pas question de mettre pompons ou plumets, ni habit au cheval, ni garnitures à l'église. Deux enfants de chœur au lieu de quatre, messe basse au lieu de messe chantée.

Je me souviens que l'instituteur donnait la permission de sortir pour servir l'office aux enfants de chœur, ceux-ci recevaient une pièce quand il s'agissait d'un enterrement de 1^{ère} classe.

☞

Autre évènement : **la communion solennelle (11)**. Il y avait à la place du CRA la maison des religieuses ou patronage. C'était elles qui nous faisaient le catéchisme ; nous y allions au sortir de l'école de 11h à midi.

Le jeudi c'était monsieur le curé Raillon qui nous parlait et même quelquefois nous passait des vues. La salle St Charles avait un projecteur et il nous faisait voir la vie de Jésus, bien sûr le film qui avait beaucoup servi cassait de temps en temps !

L'après-midi du jeudi Sœur Madeleine gardait les enfants.

Elle nous emmenait promener quelquefois en visite chez des paroissiens de la plaine. A ce moment les routes n'étaient encombrées que de vélos et de charrettes ! Elle nous recevait aussi pendant les vacances ; nous faisons des travaux manuels : de belles boîtes de couture, des napperons au crochet, des coussins...

Quelquefois nous n'étions que deux, ma sœur et moi ; alors on l'aidait à faire sa lessive.

Elles ont rendu bien des services, ces braves **religieuses (12)** : c'est elles qui faisaient les piqûres, les pansements. Elles veillaient les malades, faisaient la toilette des morts. Notre pauvre Sœur Madeleine se déplaçait au fin fond de la plaine donc nous lui avons appris à monter à bicyclette, ce qui n'a pas été chose facile car elle avait bien 45 ans et puis sa grande robe risquait de passer dans les rayons ! Aussi nous lui avons fait mettre un filet autour des roues.

Elle se déplaçait même la nuit quand on l'appelait pour un malade.

C'est elle qui nous préparait pour la Communion Solennelle. Ce jour là nous montions en procession de la salle de catéchisme jusqu'à l'église en chantant des cantiques, filles à droite et garçons à gauche.

L'église était garnie avec un grand passage de tapis rouge de la porte à l'autel. Nous portions tous un gros cierge qu'il avait fallu payer. L'endroit où on le tenait était rouge pour les garçons et argent pour les filles avec une garniture de franges.

Première messe à 7h sans habit de communion, deuxième messe à 10h.

L'après-midi vêpres avec procession à la chapelle de la Vierge et là cantique dont je me souviens encore :

*« prends ma couronne, je te la donne,
au ciel n'est ce pas, tu me la rendras ! »*

puis la cérémonie terminée, nous redescendions à la Salle St Charles où nous avions droit à un dernier petit sermon. La journée était bien remplie !

Et à midi, repas de fête !

☞

En hiver nous avons **les tueuses de cochons (13)** et les boudineuses qui allaient là où on les appelait. Il n'y avait que les fermes qui tuaient elles-mêmes.

Dans le village beaucoup élevaient leurs porcs et avaient des chèvres, ce qui permettait de fournir le lait des enfants et de faire quelques fromages et au printemps de tuer les chevreaux. Les gens allaient garder leurs chèvres au bord des routes où on ne se servait pas de désherbant et je vous assure que ces bords étaient mieux entretenus qu'à présent.

Lorsque les voisins tuaient le cochon ils nous donnaient la fricassée (un morceau de boudin, un de poumon, un de cœur, un de filet, un peu de rate, un morceau de saindoux pour cuire le tout) et deux caillettes : une d'herbes, une de pommes de terres.

En général on rendait la politesse de sorte qu'une partie de l'hiver, de novembre à fin février nous mangions des fricassées.

☞

Dans les années 20-30 une **fanfare (14)** existait à Sauzet et se rendait quelquefois à Montélimar et dans les villages voisins.

Ils partaient avec leurs instruments et une musette avec un casse-croûte, si bien qu'on les avait surnommés la Fanfare de la **biasse** (mot patois rappelant la musette). Il y avait aussi un orchestre sauzillard : Monsieur Serret jouait du violon et Monsieur Drouguet jouait de la clarinette, Monsieur Chaix René du trombone.

☞

Je voudrais aussi vous parler des **trois lavoirs (15)** du village qu'il faut conserver et restaurer, même s'il ne servent plus guère .

Ils ont beaucoup servi. Il y avait des places réservées puisque nous avions des lavandières professionnelles qui faisaient régulièrement et les mêmes jours de la

semaine le lavage de nos commerçants tels les bouchers, le coiffeur, le garagiste, le boulanger...

Comme lavandières de la place de la Croix, nous avions Mesdames Artelucci et Siboldi . Ces dames nous étonnaient car elles portaient leur seau ou lessiveuse sur la tête. Qu'il fasse chaud ou froid elles étaient fidèles au poste et pourtant le lavoir n'était pas couvert. Quant à celles qui utilisaient le lavoir de Fontaine Vielle, c'est à genoux qu'elles lavaient ; chacune avait une petite caisse recouverte soit d'un coussin, soit de paille. Soit disant l'eau était tiède l'hiver !

Il y avait des étendages sur place ; les draps claquaient au vent, étaient d'une blancheur immaculée et le linge sentait bon. On n'a jamais entendu dire que du linge avait disparu. C'était une époque où il n'était pas nécessaire de fermer sa porte durant la journée, la clef pouvait rester sur l'imposte à la vue de tous.

Les lavandières de la Fontaine Vielle portaient leurs baquets et corbeilles dans une brouette.

☞

Les jeunes gens de l'époque, ne croyez pas qu'ils laissaient leurs deux pieds dans le même sabot !

Nous avions **l'équipe de foot (16)** qui marchait bien.

Le dimanche après-midi il y avait du monde au stade et lorsqu'il y avait des déplacements, ils faisaient venir un car qui était toujours plein. Les supporters étaient terribles : il fallait entendre les cris sur le bord de la touche et les femmes étaient virulentes, plus que les messieurs. La 3^{ème} mi-temps avait lieu tout comme au rugby et dans le car du retour il y avait de la joie.

Et dans le village que de « niches » le dimanche soir ; on faisait voyager les pots de fleurs et c'était souvent que le lundi matin leurs propriétaires devaient faire le tour du village pour récupérer leur bien.

Quant aux cafetiers, leurs tables et chaises de terrasse étaient souvent montés dans les branches de peuplier du bourg ou à la cuve de la fontaine.

Au mois de septembre comme les gens du village avaient tous un peu de vigne, il fallait faire tremper les tonneaux et les bennes. C'est dans les lavoirs du village qu'il fallait aller récupérer son matériel. On n'était pas toujours content mais cela s'arrangeait à l'amiable.

Même **les gendarmes (17)** de Marsanne avaient quelquefois des surprises. Convoqués par quelque grincheux, ils perdaient leur latin dans les ruines qu'ils connaissaient moins bien que les galopins.

On racontait que dans les années 20-30, alors qu'ils avaient encore des chevaux, il leur arrivait de devoir courir derrière eux sur la route de St Marcel : celui qui montait la garde avait été attiré par un bruit suspect derrière le Portail Blanc et pendant ce temps un des farceurs avait détaché les chevaux devant les boulangeries et les avait excités pour qu'ils prennent la descente.

Imaginez la joie d'entendre - et le galop des chevaux -et la galopade des pauvres gendarmes !

A l'époque, on parlait pas de **chauffage (18)** électrique, ni de chauffage central, il y avait des cheminées mais lorsque vous allumiez le feu, il fallait bien souvent laisser une porte ouverte pour avoir du tirage : aussi on se chauffait le devant mais on se gelait par derrière.

Cependant l'hiver il n'y avait pas autant de gens malades qu'à présent ; sans doute parce qu'il n'y avait pas grande différence de température entre le dedans et le dehors ; pas de chauffage dans les chambres ; nous mettions dans le lit un gros caillou que nous allions chercher route de la Bâtie devant la caserne des pompiers ; sur la droite il y avait une butte et c'est là que nous choisissions notre caillou qu'il fallait faire chauffer dans la cuisinière ; une demi-heure avant de se coucher on le pliait dans du journal puis on l'enfilait dans une vieille chaussette et on allait le placer dans le lit à la place du dos ; quand on se couchait on le poussait aux pieds ; je me souviens que ma sœur et moi nous nous blottissions, bien près l'une de l'autre pour nous tenir chaud.

Il faut dire qu'en ce temps là nous n'avions pas de matelas de laine mais une pailleasse : c'était une grosse toile avec au moins quatre ouvertures de 20cm. pour remuer la paille lorsque le matin nous faisons notre lit. Et quel chantier au mois de juin ou juillet de chaque année quand nous changions la paille ! On essayait de trouver de la paille d'avoine qui était plus souple que la paille de blé. Quelques fois il arrivait qu'une souris sorte de la pailleasse : on poussait de grands cris et pour nous consoler maman disait : « n'ayez pas peur ! elle est partie et elle a eu plus peur que vous ! »

Nous n'avions pas de couette mais de gros édredons gonflants et je me souviens d'hivers où il gelait dans les chambres si bien que notre respiration faisait de la buée. Mais nous n'avions pas froid dans le lit ; on ne traînait pas pour s'habiller le matin ; il fallait rallumer la cuisinière pour faire chauffer la soupe du petit déjeuner avant de partir à l'école.

☞

Puis il y eut **la guerre.(19)**

Nous avons eu des cartes d'alimentation :

300 g de pain par jour (250 pour les adultes, 350 pour [les plus jeunes](#))

Il y avait des tickets pour la viande.

Tout était rationné même les vêtements. Pour avoir des chaussures, il fallait faire une demande à la mairie, ensuite on attendait quelquefois plusieurs mois le « bon » de la préfecture (ou le refus).

De plus les chaussures que l'on achetait étaient de mauvaise qualité, les marchands avaient liquidé tous leurs « rossignols ».

Il y avait les chaussures à semelle de bois ; on faisait une semelle avec du vieux pneu pour que cela fasse moins de bruit.

Certains ont fait faire des manteaux dans une couverture.

De plus nous avons le couvre-feu ; donc le soir à partir de 19h/20h, tout devait être clos, pas de lumière visible. Les rues n'étaient plus éclairées. A l'usine [Chavanoz](#) les vitres étaient peintes en bleu en plus des rideaux.

Il n'y avait pas d'essence, donc peu de voitures roulaient.

Nous n'avions pas de distractions si ce n'était d'aller de temps en temps au cinéma à pieds car nous n'avions pas de bicyclette.

Puis quelques jeunes gens du pays qui avaient un phonographe de donnaient rendez-vous dans une vieille maison dans la rue qui monte à l'église. C'est là que j'ai fait mes premiers pas de danse !

C'était bien sûr interdit, pourtant on ne faisait pas de mal. Mais un dimanche après-midi quelqu'un frappe à la porte : « Ouvrez, police ! » Nous avons tous été surpris et contraints d'arrêter.

Mais il fallait bien que jeunesse se passe ; donc il y a toujours eu des réunions clandestines, par exemple à St Genys chez la famille Reboul Paul.

Puis nous avons été occupés par les Allemands.

Plus question de faire les « rigolos »

Les jeunes :

Certains étaient partis au Chantier de Jeunesse, d'autres au STO (travail obligatoire en Allemagne). D'autres n'ont pas suivi ; ils ont pris le maquis.

☞

Puis il y eut le bombardement de Sauzet et enfin la libération.

Quelle joie intense, quelle envie de faire la fête !

Mais toujours peu de véhicules.

Heureusement nous avons eu l'ouverture de la **salle du Trianon (20)**, quelle foule ! Les jeunes et les moins jeunes, nous nous retrouvions. Je me rappelle que mes chaussures étaient usées. C'est un beau-frère qui me prêta les siennes pour aller au bal.

Bien sûr cela arrivait que quelques coups de poings s'échangent entre jeunes gens des villages voisins. C'était des règlements de compte au sujet des filles mais alors cela n'allait pas plus loin et se terminait au bar devant un verre.

Puis un monsieur Keller avait un camion à ridelle qui fonctionnait au gaz. Alors là nous devenions libres !

Il nous transportait dans les « **vogues** » (21) des villages moyennant une petite pièce. Il n'y avait pas de sièges. Je ne vous dis pas dans les virages ! On tombait tous du même côté au milieu des rires et des chansons.

En pleine nuit nous revenions souvent en chantant « halte là, les Sauzillards sont là »

Puis plus de camion pour aller au bal.

Nous avions tous une bicyclette et allions souvent à Montboucher. Il y avait une remise à la gare, chez monsieur Chaix. Nous y passions la soirée et avant de repartir nous cassions la croûte. Heureusement nous avons la grande descente pour nous reposer. A cette époque nous ne sortions que le dimanche soir.

❧

Petit à petit les jeunes couples se sont mariés et plus question d'aller courir.

Chacun avait son travail et ses enfants.

Mais je pense que nous avons bien profité de notre jeunesse.

Quand je compare avec aujourd'hui, je pense que nous nous sommes bien amusés sans faire des kilomètres, sans cette sono qui rendra sourds nos petits enfants.

Au mois de juin ainsi qu'au mois de septembre il y avait **la fête au village.**(22)

On plantait des poteaux tricolores tout autour de la place du bourg ; c'était la jeunesse qui fabriquait les guirlandes avec du buis ; c'est en charrette que nous allions couper le buis et ensuite les jeunes-filles faisaient des fleurs en papier crépon. Il y avait une estrade en bois pour l'orchestre que l'on garnissait également avec buis et fleurs .

Comme stands, il venait un tir à la carabine, un jeu de massacre et un marchand de praline et de potirettes qu'il fabriquait sur place. Quelquefois il venait un manège, des balançoires qui s'installaient devant les écoles.

Il y avait foule au village : jeunes et moins jeunes et même âgés. Cela faisait l'occasion de se rencontrer et de boire bières et limonades. Les gens de la plaine venaient aussi à vélo ou à pied. Je me rappelle une famille d'Allan qui venait en jardinière à cheval ; ils venaient en visite dans la famille et sur le coup de minuit repartaient, une lampe falot accrochée sur le côté. Les enfants se couvraient avec une couverture.

Le lundi de la fête il y avait des jeux d'enfants organisés par les jeunes : il y avait la couse aux œufs : il fallait tenir une cuiller entre les dents, y mettre un œuf et accomplir un parcours ; le premier qui arrivait sans casser l'œuf gagnait une pièce.

Puis voilà la course en sac : on s'enfilait à l'intérieur d'un sac en jute pour faire le même trajet que pour la course aux œufs ; le premier arrivé sans tomber récoltait encore une pièce.

Quant au timide pas de sous pour la fête. A nous de les gagner aux jeux !

Tout se terminait par le bal le soir. Mais il y avait beaucoup moins de monde ; les gens avaient fait leur journée, ils étaient fatigués ; seuls venaient les gens du village. Et nous, enfants, attendions la prochaine fête en faisant des projets !

Les commerces et artisans du bourg (23)

Sur l'emplacement du parking devant le bureau de tabac actuel, il y avait un artisan commerçant : Eugène Carré était bourrelier ; il avait du travail plus que les mécaniciens puisqu'il fabriquait et réparait tous les harnais des chevaux ; il vendait aussi des cordes pour « biller » les charrettes de foin ou serrer les gerbes ; il vendait des rênes, des colliers, des licols et aussi de la ficelle, des rivets, des œillets ; quelquefois on lui achetait de la poix pour enduire de la petite ficelle afin de faire de la couture pour réparer les bâches ou même les brodequins. Beaucoup faisaient eux-même leurs réparations ; à la maison, nous avons un pied en métal pour réparer les chaussures ' je l'ai toujours gardé). La maison a été démolie il y a une quarantaine d'années pour faire place aux voitures.

A l'emplacement de l'actuel bureau de tabac habitait le notaire M. Houdet.

Un peu plus loin, nous avons M. et Mme Astier qui faisaient fonction de tripiers ; le tripièr n'avait pas de magasin et c'est chez lui qu'il préparait les petits paquets faits de boyaux et la panse de bœuf, d'agneau ou de veau ; il vendait aussi de la tête roulée de veau. Il livrait à domicile avec un panier en osier à deux anses, on pouvait le rencontrer dans le village, souvent aviné, mais il ne fallait pas manquer de lui dire bonjour sinon gare ! Il nous faisait gronder par la maîtresse qui était plutôt sévère, nous la craignions ; elle ne craignait pas de nous tirer les oreilles ou les cheveux ! Mais croyez qu'on ne se plaignait pas en rentrant à la maison car les parents auraient doublé la dose ! Elle s'appelait Germaine Arnaud mais nous l'avons baptisée Adèle. C'était une très bonne institutrice mais elle n'aurait pas supporté un échec au certificat d'études ; de ce fait je ne suis jamais montée à Marsanne où avaient lieu les épreuves !

Avant le garage, il y avait M. et Mme Chiffe ; Mme Chiffe était culottière : elle cousait les boutons et faisait les boutonnères des culottes militaires durant la guerre de 14 ; on l'appelait mémé Pipette.

Le garage était tenu par M. Roche Clovis qui employait M. Trouillet Charles ; celui-ci devint propriétaire quand M. Roche prit un garage à Montélimar.

Tout à côté du garage on trouvait une petite boutique de matériel électrique avec des bouilloires, des fers à repasser ; on y vit les premiers postes radio. Le commerce était tenu par M. et Mme Mazet André.

A côté encore il y avait l'épicerie de Mme Fougerol et de son fils. Lui faisait également des réparations sur cuir : harnais de chevaux, cartables, musettes ; il confectionnait également : j'ai encore un sac à main en croûte de cuir et qui en 1943 m'avait coûté 100F. (anciens bien sûr) ; il est en bon état et j'y tiens beaucoup je le laisserai à mes héritiers !

La porte à côté c'était le bureau de tabac... Auparavant ce bureau avait été face le parking du Jardin Catalan (maison actuellement de Mme Mathurin). IL était tenu alors par M. et Mme Lagier. C'est leur fille Mme Mazet qui a pris la suite route de Crest : on y trouvait tabac, journaux, plaques d'identité pour vélos, acquits pour faire son eau de vie à l'alambic, quelques cartes postales mais aussi un peu de quincaillerie : ustensiles ménagers et aussi clous, bouchons de liège pour bouteilles, bombonnes, tonneaux. M.

Mazet était aussi tonnelier ; avec un ouvrier il fabriquait des tonneaux de toute contenance ; son fils Robert prit la suite mais peu à peu les vignes se sont arrachées et le plastique est arrivé pour les bennes ; le métier n'était plus rentable.

Quel dommage d'avoir perdu tous ces métiers où l'on se succédait de père en fils, ce qui permettait de rester au village !

Puis venait l'épicerie Camille Jacquier qui s'était déplacée là depuis le chemin de ronde à côté de la Porte ; il possédait un moulin électrique que faisait fonctionner M. Adrien Couston. On y faisait de la farine pour bestiaux. Tournant d'abord chemin de ronde, le moulin avait émigré en même temps que l'épicerie ; il occupait une annexe adossée au parking actuel du judo. L'épicerie vendait aussi du charbon, du bois et même des couronnes mortuaires. A Noël on y trouvait des carpes et des tanches.

En revenant vers le Chemin de ronde, un peu avant la première tour, on trouvait un des deux cordonniers du village ; le second était route de Montélimar : il réparait les chaussures, mais aussi en vendait ainsi que des pantoufles.

Juste avant sa boutique, se trouvait la Coop Ramade (succursale de Nyons) que tenait Mme Jouffrey mère de Mme Moutet dont la maison d'habitation occupe les lieux. Beaucoup plus tard après la disparition du Coop, s'est installé en lieu et place du Groupama actuel un petit Casino.

Le village a compté jusqu'à quatre épiceries qui toutes travaillaient. A celles dont nous avons parlé, il faut ajouter celle de Melle Décès à la place de la Pizzeria actuelle et celle de Nicolas Jacquier à l'angle de la route de Crest et de celle de La Bâtie : le local étant petit, on y vendait un petit détail : olives, anchois, sel.

Pendant longtemps le village possédait deux boucheries tenues par la famille Lafont pour l'une (route de Montélimar) et l'autre par la famille Serret (là où se trouve l'actuelle boucherie.)

Il faut ajouter à ces commerces de subsistance :

Un tailleur de pierres (chemin de ronde) : il taillait principalement les pierres tombales. Un maréchal ferrant M. Amédée Jacquier toujours chemin de ronde, entre les deux boulangeries qui existaient déjà. Amédée Jacquier travaillait avec son fils dit « Nénuphar » ; le ferrage des chevaux se faisait dans la rue ; le travail était important car, avant le tracteur, les travaux des champs employaient des chevaux. Il arrivait qu'on leur coupe la queue ; alors les pauvres bêtes faisaient « vilain » car pour cicatriser il fallait un court instant leur appliquer un fer rouge.

Enfin sur la route de La Bâtie, pas loin du café du Commerce mais à gauche il y avait un tailleur M. Courtier : il avait du travail puisque il occupait même une employée Mme Couston.

J'ai oublié de vous situer la poste : à l'époque elle était sur la place du Bourg à côté de l'hôtel qui portait d'ailleurs le nom d'hôtel de la poste.

Toujours sur cette place on trouvait la bascule publique avec sa loge (le local actuellement dit « arrêt des cars). Les agriculteurs venaient peser leurs charrettes de foin, leurs vendanges et même des charrettes de bois car à l'époque on ne parlait pas de chauffage électrique !

La mairie fit plus tard installer une nouvelle bascule cette fois devant la perception. Elle a été enlevée cette fois définitivement en 1883-84. C'était la dame du garagiste, Mme Aimée Trouiller qui faisait les pesées et délivrait les reçus des poids.